Master Negative Storage Number

OCI00069.12

Le mari mécontent de sa femme

Troyes

[1755]

Reel: 69 Title: 12

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCL00069.12

Control Number: AAV-8621
OCLC Number : 07071538
Call Number : W 381.54X M337
Title : Le mari mécontent de sa femme : histoire nouvelle.
Imprint : Troyes : Garnier, Fils, [1755]
Format : [8], 38, [1] p. ; 15 cm.
Note : A chapbook.
Note : Attributed to Laurent Bordelon by Nisard in his Histoire des livres populaires.
Subject : Dialogues, French Early works to 1800.
Subject : Chapbooks, French.
Added Entry : Bordelon, Laurent, 1653-1730.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12-15-94
Camera Operator: CJ

W
381.54X
M337

LE MARI

MÉCONTENT DE SA FEMME

LE MARI MÉCONTENT DE SA FEMME.

HISTOIRE NOUVELLE.

A TROYES,

Chez GARNIER, Fils, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

Avec Permission.

THE CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

76728

PRÉFACE.

QUoiqu'en puisse dire le beau sexe, je ne saurois m'empêcher de dire ce je pense à son sujet ; je ne suis pas dans un âge où la politique doive régler mes sentimens à cet égard, chaque chose a son temps. Je me serois bien donné de garde de parler autrefois comme je fais aujourd'hui. J'ai été Partisant des Dames autant qu'un autre, & elles ont disposé assez longt-temps de ma liberté ; mais n'ayant plus rien à démêler avec elles, je puis en parler librement, & donner l'essor à ma plume autant que la bien-séance le pourra permettre. Je ne conseillerois pas à tout le monde d'en user de même, sur-tout si on a quelque chose à craindre ou à espérer d'elles ; pour moi je ne suis plus

dans le cœur, ma saison est passée, les fleurettes & les complaisances ne sont plus mon bail ; je laisse cela à la jeunesse qui ayant intérêt de ménager le beau-sexe, doit avoir toutes sortes d'égards pour lui, & beaucoup de retenue.

La galanterie est le partage des jeunes gens, il ne conviendroit plus aujourd'hui de vouloir faire l'amoureux, ce seroit sortir de ma sphere : j'ai eu mon tems, c'est à présent celui des autres.

Si je parle des femmes comme je fais, ce n'est point par prévention. L'habitude & la grande familiarité que j'ai eue pendant assez longt-temps avec plusieurs d'entr'elles m'a appris à connoître à fond leur humeur & leur génie. Je ne leur attribue rien dont je n'aie fait plusieurs fois la funeste expérience. Je me suis étudié à développer les plus secrets replis de leur cœur, & à en découvrir les ressors les plus cachés,

& je puis dire que s'il eſt échappé quelque choſe à ma connoiſſance à ce ſujet-là, ce n'eſt pas manque de les avoir aſſez pratiquée ; comme elles portent loin la diſſimulation, & qu'elles poſſédent au ſouverain dégré l'art de déguiſer leurs ſentimens, je crois qu'il y aura toujours quelques nouvelles découvertes à faire ſur cette matiere.

Au reſte, quoique je parle ici des femmes en général ſans rien particulariſer, je ne prétends pas dire pour cela qu'il n'y en ait pluſieurs qui ſont exemptes de tous ces défauts que j'attribue au gros ſexe, il n'y a aucune regle qui n'ait ſon exception, parce que c'eſt le tempérament & les préjugés de l'éducation qui gouvernent les Dames ; il eſt certain que leurs manieres d'agir doivent être différentes, puiſqu'il y a tant de différences entre les tempéramens, & que chaque pere & mere éleve ſes enfans à ſa maniere.

Que l'on ne croye pas que le ſujet de ce Dialogue ſoit une fiction, ce

n'eſt rien moins que cela, l'entretien d'un ami qui confioit ſes chagrins domeſtiques à un autre y a donné lieu; il eſt vrai que l'épouſe dont il ſe plaignoit n'étoit peut-être pas telle qu'elle eſt repréſentée ici : mais ſi on a ajouté à ſon portrait quelques traits qui n'y doivent pas être, ce ſera pour ſuppléer à ceux qu'on a oublié, & qui peuvent y manquer.

Qu'on ne m'accuſe point en me voyant traiter le ſexe un peu cavaliérement, d'être un homme qui veuille ſe venger ſur les femmes en général du mépris qu'il pourroit avoir reçu de quelqu'une en particulier : la vengeance n'a jamais été de mon goût, c'eſt le partage des ames baſſes, d'ailleurs je ne ſuis pas dans le cas ; loin de là, j'avouerai donc que je ſuis redevable au ſexe d'une infinité de plaiſirs, & que je n'aie que lieu de m'en louer d'une certaine maniere.

De plus, ſemblable à ce perſonnage de la fable, qui ſouffloit de la même

bouche, & le chaud & le froid, après avoir un Peu maltraité les Dames, je ſuis prêt auſſi d'en dire tout le bien que j'en ſais, & je leur rendrai juſtice avec plaiſir, en diſant que parmi leurs défauts on remarque mille belles qualités qui feroient paſſer pardeſſus le mauvais côté, ſi la vertu pouvoit recevoir des dédommagemens, je ferai même plus, & j'irai juſqu'à les excuſer, ſi je puis en quelque façon, & à rejetter une partie du blâme de leur conduite ſur la mauvaiſe éducation que leurs peres & meres leur ont donnés. En vérité, on peut dire ſur ce chapître-là, que c'eſt une faute bien groſſiere dans laquelle tombe preſque tout le monde; on a grand ſoin de cultiver l'extérieur d'une fille, de lui apprendre à chanter, à danſer, & à bien porter ſon corps, tandis qu'on néglige de cultiver ſon eſprit, & de former ſon cœur & ſes mœurs; c'eſt de cette étrange maniere d'élever les filles que vient la coquetterie & le déréglement de la plupart du ſexe. Ain-

il c'eſt le plus ſouvent aux peres & aux meres qu'on doit imputer le peu de conduite de leurs filles. Toutes les peines qu'ils ſe donnent pour leur former le corps leur font croire que le beſoin de plaire doit être leur capital, & qu'elles doivent tourner tous leurs efforts du côté des ornemens extérieurs. Cette idée venant à ſe fortifier avec l'âge, produit ordinairement les effets dont nous parlerons dans ce Dialogue.

LE MARI MÉCONTENT DE SA FEMME.

DIALOGUE

PHILANTE, CRATON, PHILANTE.

POurquoi vous vois-je si changé, mon cher Craton ? Quel est le chagrin dont votre cœur est atteint ? autant me paroissiez-vous gai & enjoué il y a quelque tems, autant vous vois-je aujourd'hui triste & mélancolique.

CRATON.

Ce n'est pas sans sujet, mon cher Philante, les choses ont bien changés de face ; pour moi je me croirois heureux, mais hélas je ne suis rien moins que cela.

PHILANTE.

Mais encore quelle raison de vous affliger tant ? peut-être avez-vous moins de sujet que vous ne pensez, l'homme est quelquefois ingénieux à chercher à se faire de la peine mal-à-propos.

CRATON.

Mes chagrins ne sont que trop réels.

PHILANTE.

Mais d'où partent-ils ces chagrins ? & qui peut vous faire de la peine ? tout vous rit, tout vous prospere & la fortune semble être à vos gages.

CRATON.

Il ne faut pas toujours juger par les apparences qui trompent souvent ; je suis heureux si vous voulez en apparence mais personne n'est plus infortuné réellement que moi, Hélas ! que ne suis-je encore maître de mon sort comme vous ; & pourquoi ai-je prononcé ce malheureux *oui*, qui fait le sujet de tous mes chagrins ?

PHILANTE.

Qu'entends-je ! vous me surprenez, mon cher Craton, vous que je voyois si content vous qui béniffez le jour auquel la charmante Eudoxe vous fut unie, pouvez-vous être changé en si peu de temps ? Quoi l'hymen seroit-il pour vous le tombeau de l'a-

mour ? La profeſſion auroit-elle éteint vos deſirs ? Pouvez-vous avoir paſſé de tant d'amour à tant d'indifférence ?

CRATON.

Ne m'accuſez point ſans m'entendre, je ſuis plus à plaindre que je ne ſuis coupable, n'imputez qu'à la perfide Eudoxe, & non point à ma légéreté, les regrets que vous m'entendez faire ? je l'ai aimé, je l'avoue, autant qu'on peut aimer, & je l'aimerois encore de même, ſi les cauſes de cet amour pouvoient ſubſiſter ; mais que les femmes ſont trompeuſes ! qu'il y a d'artifice dans leur conduite, & qu'elles ſavent ſe contrefaire pour atteindre au but qu'elles ſe propoſent ! J'ai pris, vous le ſavez, la mienne par inclination ; J'ai de gros biens, elle en avoit peu : comme l'intérêt & la vanité ſont ſes paſſions dominantes, & qu'elle trouvoit dans moi dequoi y ſatisfaire, elle ſut ſi bien ſe contraindre & ſe déguiſer pendant tout le temps que je lui fis l'amour, que je ſuis aujourdhui la duppe de ſes artifices. Elle faiſoit ſemblant de n'aimer que moi, tandis que ce n'étoit que mon bien ; elle avoit pour moi tous les empreſſemens poſſibles, elle me prevenoit en tout, & alloit au-devant de tout ce qui pouvoit me faire plaiſir, & l'art chez elle ſavoit ſi bien imiter la na-

ture que je prenois pour des mouvemens du cœur qui n'étoient que l'effet de sa politique. Etant tombé malade pendant que je la cherchois, pardonnez-moi je vous prie ce détail & ces particularités, ce n'étoit qu'allarmes de sa part ; la perfide étoit si maîtresse de ses actions, & savoit si bien l'art d'en imposer, que j'étois plus sensible à sa douleur apparente qu'à mon propre mal, ses larmes que je croyois sinceres me perçoient le cœur ; & si j'apprehendois la mort, car je fus réduit à l'extrémité, ce n'étoit que dans la vue de perdre une personne qui paroissoit m'aimer si tendrement. Heureux mille fois, heureux si la mort eut tranché alors le fil de mes jours ! qu'elle m'auroit épargné de peines & de chagrins ? Mais elle me réservoit à de plus grands maux, & la jeunesse & les soins qu'on eut de moi me retirerent d'affaire. Eudoxe sécha ses larmes, & témoigna une joie incroyable de mon rétablissement; je l'épousai enfin dans l'idée que je me faisois que la possession d'une personne qui paroissoit avoir pour moi des sentimens tels que je les desirois, m'alloit rendre heureux ; mais que mes conjonctures se sont trouvées fausses ! que j'ai été trompé dans mon attente & que j'ai vu bien-tôt ces belles espérances s'éva-

PHILANTE.

J'ai voulu vous laisser tout dire pour mieux répondre à vos griefs.

CRATON.

Hélas je ne vous ai encore rien dit, mon cher Philante, je ne vous ai entretenu que de mes plaisirs sans vous parler de mes disgraces.

CRATON.

Quoi donc! seriez-vous jaloux? & soupçonneriez-vous la vertu de votre épouse?

Ce n'est pas sans sujet, mon cher Philante, que j'ai lieu de soupçonner, la perfide qu'elle est, croyez que je ne suis pas un homme à prendre ombrage mal à propos, & qu'il faut qu'il y ait de la réalité puisque je vous en parle.

PHILANTE

Souvent un mari se trompe dans ces occasions, & prend l'ombre pour le corps, les apparences pour la même chose, comme sa passion l'aveugle, une legere imprudence lui paroîtra souvent un crime, vous êtes peut-être dans le cas, & vous êtes moins à plaindre que vous ne pensez. Votre épouse est un peu coquette à la vérité, mais elle n'en est peut-être pas plus coupable pour cela de ce dont vous l'accusez: les femmes de son espece sont moins sujettes à caution,

que ces fausses prudes, qui sous le masque trompeur de la dévotion, lâchent sans crainte la bride à leurs passions, & prennent un libre essor, au lieu que les autres ne recherchent souvent que le plaisir de la vanité, & n'ont en vue par leur coquetterie, que la sotte gloire d'avoir une foule d'adorateurs.

CRATON.

Il y a plus que cela dans la mienne. Celles qui ne sont que coquettes simplement vont tête levée ; leur conduite n'est point dissimulée, leur jeu n'est point caché ; mais il n'en est pas ainsi de ma femme à mon égard, elle ne fait pas un pas qui ne soit mystérieux pour moi ; elle reçoit des lettres, elle en écrit ; elle va, elle vient, sort toute la journée, & souvent même la nuit, sans me rendre le moindre compte de sa conduite ; elle n'ignore pas la peine que cela me fait ; mais loin de chercher à la diminuer par quelque complaisance, il semble qu'elle prenne plaisir à me tenir continuellement en échec, & à se jouer de mon inquiétude.

PHILANTE.

Vous devriez vous expliquer avec elle là-dessus, & lui dire ce que vous en pensez ; non que vous soupçonniez sa vertu, mais que vous êtes sensible à ce qu'elle en use d'une maniere si indifférente avec vous.

CRATON.

Bon, ce seroit le moyen qu'elle en fit encore pis ; vous ne connoissez donc pas l'esprit des femmes ? Hélas ! il suffiroit qu'elle connût le chagrin que sa conduite me donne pour qu'elle cherchât à l'augmenter.

PHILANTE.

Pour lui parler, je prendrois mon temps.

CRATON.

Il seroit difficile de le trouver, car à peine la vois-je un quart d'heure dans toute la journée.

PHILANTE.

Si j'étois en votre place, je saisirois quelque bon moment pour cela, & lorsque je la verrois d'une humeur plus douce & mieux disposée à recevoir vos avis, je lui dirois sans chaleur & sans emportement tout ce qu'il faudroit lui dire pour la faire revenir, mais songez qu'il n'y faut pas aller de haute lutte, car vous ne feriez qu'aigrir son esprit au lieu de la ramener au point que vous souhaiteriez.

CRATON.

Hélas ! que ne lui ai-je pas dit ! quel sermons ne lui ai-je pas fait sur sa mauvaise conduite, sans que cela ait fait la moindre impression sur elle !

PHILANTE.

Ce n'eſt pas auſſi de la maniere qu'il s'y faut prendre ; vos ſermons & vos corrections ne ſont pas de ſaiſon, ce n'eſt pas la morale qu'il faut employer en ces ſortes d'occaſions, elle irrite ſouvent au lieu d'adoucir, il faut faire parler l'amour & l'amitié & avoir recours aux paroles les plus douces.

CRATON.

J'ai fait tout ce que vous me dites, j'ai eu recours à toutes ſortes de moyens pour la faire rentrer en elle-même ; mais rien ne m'a réuſſi ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſouffre, il y a long-tems qu'elle m'a mis ſur le pied où je ſuis : j'ai pleuré, j'ai gémi, elle a été cent fois témoins de mes larmes ſans en paroître touchée : prieres, menaces, tout a été inutile ; ſon pli eſt pris, il n'y a plus de remede : il eſt plus facile de trouver une femme qui n'ait jamais eu de galanterie, que d'en voir une qui s'en ſoit tenue à la premiere. Le déréglement a pour le ſexe tant d'appas, qu'il eſt rare de l'en voir ſortir ; l'âge ſeul y peut quelque choſe. Les femmes de l'eſpece de la mienne ne quittent les plaiſirs, que lorſque les plaiſirs les quittent & on ne peut dire qu'elles ne renoncent au monde, que quand le monde ne veut plus d'elles.

PHILANTE.

Je connois aussi-bien que vous le caractere de toutes les femmes ; je sais que le desir violent de plaire, né avec elles, est la perte de leur vertu, puisqu'elle abusent des graces qu'elles ont reçues de Dieu & de la nature, de qu'elles se servent d'artifices indignes pour séduire les cœurs, & usurper sur les hommes un empire qu'elles ne sont pas capables d'exercer par elles-mêmes ; & que la sagesse des loix n'a pas jugé à propos de leur laisser prendre dans le monde ; je sais aussi que ce qu'on appelle vertu dans les femmes est comme ces piéces fausses qui ont tout l'éclat de l'or & de l'argent, mais que la coupelle dissipe en fumée ; ainsi ne vous mettez pas dans la tête qu'il n'y a que votre femme dont la conduite soit un peu dérangée, il en est de même de la plupart des autres, à moins que la froideur de leur tempérament ne les rendent plus retenues & plus modérées. Toute la différence qu'il y a entre ce qu'on appelle femmes vertueuses & femmes galantes, consiste en ce que les unes cachent mieux leur jeu que les autres, & savent sauver les apparences en faisant un mystere au public de ce qu'elles font ; car vertu est un nom spécieux qui couvre de grandes foiblesses ; croyez-moi, songez bien

INTENTIONAL DOUBLE EXPOSURE

PHILANTE.

Ce n'eſt pas auſſi de la maniere qu'il s'y faut prendre ; vos ſermons & vos corrections ne ſont pas de ſaiſon, ce n'eſt pas la morale qu'il faut employer en ces ſortes d'occaſions, elle irrite ſouvent au lieu d'adoucir, il faut faire parler l'amour & l'amitié & avoir recours aux paroles les plus douces.

CRATON.

J'ai fait tout ce que vous me dites, j'ai eu recours à toutes ſortes de moyens pour la faire rentrer en elle-même ; mais rien ne m'a réuſſi ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſouffre, il y a long-tems qu'elle m'a mis ſur le pied où je ſuis : j'ai pleuré, j'ai gémi, elle a été cent fois témoins de mes larmes ſans en paroître touchée : prieres, menaces, tout a été inutile ; ſon pli eſt pris, il n'y a plus de remede : il eſt plus facile de trouver une femme qui n'ait jamais eu de galanterie, que d'en voir une qui s'en ſoit tenue à la premiere. Le déréglement a pour le ſexe tant d'appas, qu'il eſt rare de l'en voir ſortir ; l'âge ſeul y peut quelque choſe. Les femmes de l'eſpece de la mienne ne quittent les plaiſirs, que lorſque les plaiſirs les quittent & on ne peut dire qu'elles ne renoncent au monde, que quand le monde ne veut plus d'elles.

PHILANTE.

Je connois aussi-bien que vous le caractere de toutes les femmes ; je sais que le desir violent de plaire, né avec elles, est la perte de leur vertu, puisqu'elle abusent des graces qu'elles ont reçues de Dieu & de la nature, & qu'elles se servent d'artifices indignes pour séduire les cœurs, & usurper sur les hommes un empire qu'elles ne sont pas capables d'exercer par elles-mêmes, & que la sagesse des loix n'a pas jugé à propos de leur laisser prendre dans le monde ; je sais aussi que ce qu'on appelle vertu dans les femmes est comme ces piéces fausses qui ont tout l'éclat de l'or & de l'argent, mais que la coupelle dissipe en fumée ; ainsi ne vous mettez pas dans la tête qu'il n'y a que votre femme dont la conduite soit un peu dérangée, il en est de même de la plupart des autres, à moins que la froideur de leur tempérament ne les rendent plus retenues & plus modérées. Toute la différence qu'il y a entre ce qu'on appelle femmes vertueuses & femmes galantes, consiste en ce que les unes cachent mieux leur jeu que les autres ; & savent sauver les apparences en jettant de la poudre aux yeux du public ; car le mot de vertu est un nom spécieux qui cache de grandes foiblesses ; croyez-moi, prenez vos

tre parti de bonne grace, & mettez-vous au-dessus de tout.

CRATON.

Cela est bien facile à dire, mais d'une difficile exécution : quand on est sensible au point d'honneur, on a peine à digérer de pareilles choses.

PHILANTE.

Quoi ! auriez-vous la folie de faire consister l'honneur dans une chose si fragile ? Hélas qu'il seroit bien rare d'en trouver dans le monde, s'il ne dépendoit que de la conduite d'une femme : ayez-en, je vous prie, des idées justes, & ne les prostituez pas si indignement. Je sais bien qu'on auroit lieu d'accuser un homme de manquer d'honneur, s'il approuvoit lui-même le déréglement de sa femme, & s'il y donnoit les mains ; mais lorsqu'il n'est pas en son pouvoir de l'empêcher, & qu'il ne peut faire autrement, on a rien à lui imputer là-dessus. Croyez-moi, cela étant, imitez la plupart des maris, qui voyent tout, sans faire semblant de rien voir ; il faut avoir de la prudence dans ces sortes d'occasions, & en venir le moins qu'on peut à des éclats qui vous font la fable & la risée de tout le genre humain : Le mariage est un véritable enfer quand on en vient là ; on souffre

tors les tourmens imaginables ; on ne se regarde plus que comme deux personnes qui sont condamnées à vivre ensemble pour se faire de la peine.

CRATON.

Mais comment voulez-vous que je fasse ? Je ne puis vivre dans cette contrainte ; quoi ! je verrai chez moi des galants de ma femme sans dire mot, & selon vous, je dois donc encore leur faire un bon accueil : ma foi ce seroit vouloir passer pour un homme qui n'a ni cœur ni sensibilité.

PHILANTE.

Croyez-moi, ne faites point d'éclat, ne vous donnez point un certain ridicule dans le monde, & n'apprêtez pas à rire au public, qui seroit ravi de trouver une pareille occasion. Faites-vous une raison là-dessus ; Dieu a donné la femme à l'homme comme une espece de contrepoids à sa vie, de peur que trop de prospérité ou trop de d'adversité, trop de joie ou trop de tristesse, ne fît pancher la balance des sens, & que n'étant contre-carré de personne il ne se laissât entraîner au torrent des plaisirs, ou ne succombât sous les funestes attaques de la douleur & de la mélancolie.

CRATON.

La morale ne coûte rien quand il s'agit

de donner des conseils aux autres ; mais je voudrois bien que vous fussiez à ma place pour voir comme vous vous en tireriez.

PHILANTE.

Après avoir employé toutes les voies de douceur, si elles étoient inutiles, comme vous me le dites, je ne m'inquiéterois plus du tout de la conduite de ma femme & je l'abandonnerois à son mauvais génie, sans faire semblant de prendre aucune part à ce qui la regarde ; en un mot, je voudrois vivre avec elle comme une personne qui me seroit entierement indifférente, & qui ne me toucheroit en rien, sur-tout je n'aurois garde de faire le jaloux.

CRATON.

Eh ! comment peut-on s'empêcher de l'être en pareille occasion, quand ce ne seroit que par bienseance & par honneur.

PHILANTE.

Encore un coup, défaites-vous de cette prévention, & mettez le point d'honneur dans une chose plus solide & moins casuelle. Pour ce qui est de la jalousie, comment se peut-il faire que vous en ayez ? elle ne part que d'un profond amour, & pouvez-vous aimer une personne pour qui vous n'avez plus d'estime, & dont vous soupçonnez la conduite ? c'est le plus mauvais tra-

vers que vous puissiez prendre que d'être jaloux. Sachez que la jalousie nous rend désagréable à tout le monde, & insuportables à nous-mêmes ; que c'est une foiblesse qui ne convient qu'à des ames basses & du néant, parlez-moi à cœur ouvert, la constante amitié qui est entre nous doit bannir toute défiance. Aimez-vous encore Eudoxe, malgré ses infidélités réelles ou prétendues ? Vous est-elle encore chere ? Sentez-vous que votre cœur vous parle en sa faveur ?

CRATON.

Moi, l'aimer !

PHILANTE.

Que sais-je ? il y en a qui prétendent qu'on ne peut jamais cesser d'aimer ce qu'on a une fois véritablement aimé.

CRATON.

Cette maxime se trouve fausse à mon égard ; autant j'ai aimé la perfide Eudoxe avant son infidélité, autant je l'hais aujourd'hui.

PHILANTE.

Cette haine m'est suspecte : on revient peu d'une indifférence ; mais il est facile de repasser de la haine à l'amour. Une explication, la moindre complaisance de la part de votre femme ramenera votre cœur dans ses premiers sentimens pour elle, & lui rendront votre premiere tendresse.

CRATON.

Les choses en sont venues trop loin pour cela ; quand les femmes ont une fois franchi le pas & passé certaines bornes, il est comme impossible qu'elles changent.

PHILANTE.

Cela est bon pour les femmes en général ; mais il n'est point de regle qui n'ait son exception. Mettez bas cette prévention que vous avez contre votre épouse. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle puisse changer ? Un conseil donné à propos, un retour sur elle-même, peuvent la faire rentrer dans le bon chemin.

CRATON.

Ce n'est pas la mienne qui est capable de changer de la sorte. Au lieu de chercher à me convaincre de son innocence, elle se met très-peu en peine de ce que je puis penser de sa conduite, quoique quelques petits égards, & un peu plus de circonspection fussent capables de me tranquiliser. L'esprit d'une certaine maniere ; mais elle marche tête élevée à l'égard du monde ; elle n'est retenue par aucune honte, ni par aucune considération. Encore si elle prenoit quelque soin de sauver les apparences, & qu'un extérieur un peu plus réglé mit sa conduite à couvert de la médisance ; je me trouve

rois moins à plaindre, & serois en quelque façon plus tranquile. Comme on juge des personnes, non parce qu'elles sont en effet, mais parce qu'elles paroissent, sa réputation en souffriroit moins, aussi-bien que mon honneur.

PHILANTE.

L'étude des actions, qui ne coûte rien pour la plupart des femmes, est un supplice pour d'autres qui n'aiment pas se gêner.

CRATON.

La mienne ne se gêne un peu qu'à mon égard; mais j'aimerois mieux qu'elle le fit à l'égard des autres. Elle ne fait pas comme certaines femmes qui produisent à leurs maris leurs galants pour tels qu'ils sont; elle s'y prend un peu mieux, & emploie un autre tour. Elle les fait paroître sous l'étendart de l'amitié, par exemple elle veut me persuader qu'Alcippe n'est son ami; elle fait même plus, elle voudroit en quelque façon m'engager à lui faire bonne mine, & à le bien recevoir, parce qu'il a, dit-elle, une véritable amitié pour moi aussi bien que pour elle: vraiment il m'en donne d'étranges marques, en déshonorant ma femme, & en hasardant de réputation, comme il fait par mille inconséquences qui fournissent à chaque instant carrière à la médisance. A votre

avis, mon cher Philante, cela n'est-il pas bien hardi pour ne pas dire bien effronté ? le cas est joli, & feroit rire tout autre qui auroit moins d'intérêt à l'affaire que moi.

PHILANTE.

Il y a peut-être plus d'imprudence que de crime dans le fait de votre femme sur tout au sujet d'Alcippe, qui pourroit bien n'avoir pour elle que de l'amitié.

CRATON.

Les amis d'une femme ne sont que des amans déguisés ; l'amitié, s'il y en a eu dans les commencemens, dégénere bien-tôt en amour, & comme le dit judicieusement certain Poëte galant.

Bien souvent l'amitié s'enflame,
Et je sens qu'il est mal aisé
Que l'amitié d'une belle Dame
Ne soit un Amant déguisé.

Les Dames donnent souvent ce nom à leurs Amans ; mais on sait bien qu'en penser, le public ne s'y laisse pas tromper.

PHILANTE.

Mais je vous dirai que je sais par moi-même qu'il y a des amitiés d'habitude entre des personnes de sexe différent, qui sont aussi fortes que l'amour, & qu'on ont étoffé la délicatesse à l'heureuse pour croyez-vous qu'on ne puisse aimer sans

crime ? savez-vous bien pourquoi on est toujours porté à juger mal de son prochain? c'est que notre cœur est si corrompu, que nous jugeons des autres par nous-même & que nous les soupçonnons toujours de faire ce qu'indubitablement nous ferions si nous étions en leur place ; d'où il arrive que nous sommes fort sujets à nous tromper, puisque nous portons souvent notre jugement en mauvaise part sur des gens incapables de faire du mal.

CRATON.

Quand on se tromperoit à l'égard de tout le monde, je suis persuadé que je ne me trompe point à l'égard de ma femme, & je crois en juger sans prévention, quand je dirai que je suis l'homme du monde qu'elle aime le moins.

PHILANTE.

Et sur quel fondement pouvez-vous l'assurer ?

CRATON.

Par sa conduite : dites-moi un peu quelle opinion je puis avoir d'une femme qui n'a aucuns égards pour moi, qui me fuit toujours, qui regarde comme un supplice le peu de temps qu'elle est obligé de rester à la maison, qui en sort comme si elle alloit à la Cour, & qui y rentre comme si elle

entroit en une prison ?

PHILANTE.

Mais ne lui avez-vous point donné lieu d'en agir de la sorte par certaines manieres qui ne lui auront point plû ?

CRATON.

Point du tout ; je l'aimois trop pour ne pas chercher tous les moyens de lui plaire, je ne la gênois en rien : j'allois au-devant de tout ce qui pouvoit lui être agréable, & j'étois le premier à lui procurer tous les jours mille plaisirs nouveaux : comme je voyois qu'elle aimoit la compagnie ; j'avois le soin de ne lui en pas laisser manquer, ma maison étoit toujours remplie de beau monde, grand jeu, bonne chere, bals, comédies, tout étoit mis en usage pour la divertir ; j'ai eu lieu d'être content d'elle pendant quelque tems ; quoique je fusse persuadé qu'elle n'avoit pas pour moi ce même amour que j'avois pour elle, je ne laissois pas d'être satisfait, & de me contenter des petites complaisances qu'elle avoit pour moi ; il étoit même des momens où je cherchois à me tromper pour me croire plus heureux, & où je m'imaginois qu'elle m'aimeroit peut-être véritablement, & que le devoir avoit pu faire naître l'inclination, car je savois trop bien qu'elle ne m'avoit

pris que par rapport à mon bien.) Je ne mis guere à être trompé, tout-d'un-coup elle me rompit en visiere, & prit du dégoût pour la maison, si-bien que depuis ce temps, quelque chose que j'aye pu faire, je n'ai pu venir à bout d'avoir la moindre complaisance de sa part.

PHILANTE.

Pardonnez-moi, mon cher Craton, si je vous dis que vous êtes vous-même l'instrument & la cause de votre malheur, quoique nos femmes ne soient pas nos esclaves; & que nous devions avoir de certains ménagemens & des égards pour elles; il ne faut pas trop néanmoins leur lâcher la bride, parce qu'elles sont assez portées d'elles-même à prendre l'essor & à donner carriere à leur humeur. De plus, dans le choix des connoissances que vous avez produites à votre femme, vous n'y avez pas apporté d'attention: comme tout dépend des commencemens & des premieres impressions, vous deviez lui faire voir que des personnes d'une conduite irréprochable & de bonnes mœurs.

CRATON.

C'est bien ce que j'avois voulu faire, mais l'apparence m'a trompé; en pensant faire un bon choix, je ne pouvois plus mal choisir que j'ai fait, je me suis laissé éblouir par

la piété apparente de deux ou trois Dames que je lui avois données pour amies ; mais, hélas ! elles n'étoient rien moins que ce que je les croyois en effet ; ce sont celles-là mêmes qui ont corrompu le cœur de ma femme, & qui l'ont conduite comme par la main dans le déréglement & dans la coquetterie. Au commencement ses manieres & ses habits étoient modestes, elle aimoit la propreté ; mais sans affectation, & rien ne lui déplaisoit plus que des femmes qui passent les trois quarts de leur temps à leur toilette. Aujourd'hui ce n'est plus de même. Uniquement occupée, pendant qu'elle est à la maison, du soin de s'ajuster, la toilette emporte la moitié de son temps : elle se fait une étude continuelle d'une infinité de minauderies, à se faire un visage avec du blanc & du rouge, à se mettre du vermillon sur les lévres & aux bouts des doits, & à s'impatienter à perdre une heure de temps seulement pour chercher un endroit heureux pour placer une mouche, & à ranger ses traits devant un miroir, à composer ses yeux pour adoucir ces regards & les rendre plus gracieux, plus tendres & plus languissans. Hélas ! de telles jours se prennent-ils pour des maris ? Le jeu, l'amour & les plaisirs emportent le reste de son temps. Dans tou-

tes les attitudes de son corps, dans l'air de son visage & le mouvement de sa tête, il paroit qu'elle n'a d'autre but que celui de se faire tous les jours de nouveaux adorateurs. Hélas ! que je maudis celles qui ont causé son malheur & le mien ! qu'on est trompé dans la vie, mon cher Philante ! Il faudroit pouvoir lire dans le fond de l'ame pour juger des personnes, l'extérieur en impose toujours, & on est la dupe quand on s'en rapporte aux apparences, sur-tout à l'égard des femmes, qui sont encore plus masquées que les hommes ; non rien n'est plus hypocrite que leurs cœurs, tous les actes, de leur dévotion affectée ne sont que des apparences trompeuses, & des complimens qu'elles font, pour ainsi dire, à la vertu : elles croyent par-là assurer leur réputation, & la mettre à couvert ? mais ceux qui ont l'usage du monde sçavent toujours bien qu'en penser, ils ne se laissent point éblouir par ces dehors imposteurs.

PHILANTE.

J'en connois bien de ce caractere-là, qui après avoir fait le matin une lecture spirituelle ou le cœur n'a point de part se croient après cela en droit de lâcher la bride à leurs passions, se croyant en sûreté du côté de la médisance ; ce qui gâte l'esprit des femmes,

& qui corromp leur cœur, c'eſt l'éloge continuel qu'on fait de leur beauté réelle ou fauſſe, elles s'en prévalent, & ſouvent quoiqu'elles n'en ayent point du tout, elles ne laiſſent pas de ſe perſuader qu'elles en ont à force de ſe l'entendre dire ? elles y prennent goût, elles veu'ent du bien à ceux qui leur donnent de telles louanges, & ſenſiblement elles prennent du dégoût pour leurs maris, quelques bonnes manieres qu'ils puiſſent avoir pour elles, les Amans ſont les plus dangéreux ennemis des femmes, qu'ils attaquent dans la partie la plus ſenſible & la plus délicate, qui eſt leur honneur; foibles qu'elles ſont, elles ne manquent preſque jamais de ſe laiſſer prendre aux piége qu'ils leur tendent & elles en ſont les victimes tôt ou tard, puiſqu'ils leur en coûte la réputation, qui eſt ce qu'elles ont de plus précieux ; & tout cela ne vient que de l'envie déméſurée qu'elles ont de plaire, qui eſt ſi grande & ſi univerſelle, qu'il n'y a preſque pas une femme qui ne ſoit plus touchée de la réputation d'être eſtimée belle que vertueuſe, elles regardent la beauté comme leur plus grand tréſor, & ce qu'elles ont de plus cher au monde ; ce qui eſt ſi vrai, qu'elles ſont moins ſenſibles à la perte de leur vie qu'à celle de la beauté.

CRATON.

Je ne suis que trop convaincu de tout ce que vous me dites mon cher Philante ; que je me veux mal d'avoir fait un si mauvais choix pour une chose qui doit durer toute ma vie ! Qu'on est fol de s'en rapporter aux yeux en de pareilles choses ! On se laisse éblouir par ce qui donne dans la vue & on s'arrête aux apparences sans faire attention que les avantages du cœur & de l'esprit sont infiniment préférables à ceux de la beauté, qui n'est qu'une fleur passagere ; au lieu que les belles qualités de l'ame durent toujours, & qu'elles servent à adoucir les soins & les peines du mariage, & à y entretenir la paix, le repos & la tranquilité. Hélas ! que ne suis-je encore à cet heureux temps où j'étois libre & maître de mon sort !

PHILANTE.

Tous ces regrets sont superflus, & ne conviennent point à une personne sage, il n'y a plus de remede à ce qui est fait, il faut se faire une raison là-dessus, sans chercher à se chagriner mal à propos ; à force

de réfléchir à votre situation, vous pourriez prendre vos peines si à cœur que vous vous en trouveriez la victime.

Croyez-moi, mettez-vous au-dessus de tout cela, & ne vous laissez point abbattre au chagrin ; j'ai été à peu près dans le même cas que vous ; & je vais vous dire ce que j'ai fait, il ne tiendra qu'à vous de m'imiter, si vous le jugez à propos ; je sçai bien que je ne m'en suis pas mal trouvé, vous pourriez peut-être vous en trouver de même.

CRATON.

Quoi ! seroit-il possible que votre femme eût été comme la mienne ? Mais non, Je ne crois pas qu'on en puisse trouver une au monde comme la perfide Eudoxe.

PHILANTE.

Tout ce dont vous vous plaignez m'est arrivé comme à vous, peut-être même m'en est-il arrivé davantage : j'avois pris comme vous une belle femme, sans faire attention que l'orsqu'on les prend telles, ce n'est gueres pour soi ; mais quand on aime autant que j'aimois, on est guetes capables de fai-

re des réflexions. Je me figurois que je ne pouvois vivre heureux sans la charmante Mélanie, qui est mon épouse aujourd'hui ; mais je mis peu à être détrompé sur cet article, nous cessâmes bien-tôt de nous aimer l'un & l'autre. Il semble que l'amour doive s'éteindre dès qu'il n'a plus rien à desirer, & que l'Amant cesse d'être ou l'Epoux a commencé. Oui le mariage est presque toujours le tombeau de ses grandes passions, on s'y connoît souvent trop pour s'aimer beaucoup, & les foiblesses d'habitudes & d'inclinations que l'on découvre tous les jours, font aisément oublier le bon côté qui paroit toujours aux Amans ; c'est un défaut de se voir trop, quand on veut s'aimer longtemps : en un mot, je remarquai bien-tôt que Mélanie n'avoit plus pour moi ces mêmes ardeurs & ces empressemens qu'elle avoit autrefois ; mais je n'avois pas la force de lui en faire des reproches, parce que je me sentois à son égard ce que j'étois au sien : cependant de mon côté le devoir suppléant au défaut d'inclinations, j'avois toujours pour elle les mêmes égards & les mêmes complaisances, mais elle n'en usa pas de même pour moi, je m'apperçus bien-tôt qu'un jeune petit Maître désœuvré lui avoit donné dans la vue,

& qu'il étoit fort assidu auprès d'elle ; je ne fis pas semblant d'abord d'y prendre garde, m'imaginant qu'elle n'auroit pas plutôt connu le sujet à fond qu'elle s'en dégoûteroit, mais je me trompois dans mes conjectures, les femmes se laissent éblouir par l'éclat extérieur, tout ce qui donne dans la vue leur plaît elles s'arrête aux minuties, & négligent le solide, un homme d'esprit & de mérite leur plaira moins qu'un fat de petit Maître tiré à quatre épingles : Voyant qu'elle commençoit à prendre goût à cet Amour dont les assiduités redoubloient de plus en plus, un jour que j'étois seul avec elle je fis insensiblement tomber la conversation sur le chapitre de l'amour. Je ne l'eus pas plutôt entamée, que je la vis rougir & changer de couleur, j'en tirai un bon augure ce fut cependant un peu mal à propos.

Prenant la parole aussi-tôt, je vois bien, me dit-elle, où vous en voulez venir ; ne cherchez point de détour pour me dire que vous m'allez rendre la plus malheureuse de toutes les femmes ; je me suis déjà bien apperçue que vous étiez jaloux, sans sçavoir à quel sujet ; me voudriez-vous faire un crime de la chose la plus innocente du monde?

Je fis semblant de ne point entendre ce qu'elle vouloit me dire, & je lui en demandai l'explication ; mais comme elle ne manque pas d'esprit, elle ne prit pas facilement le change. Qu'est-il nécessaire de me déguiser vos sentimens, me repartit-elle ? vos soupçons sont déjà venus à ma connoissance, mais ils sont bien mal fondés ; si vous voulez me chercher querelle ; n'en pouvez-vous trouver un prétexte plus plausible que celui là ? Est-ce un crime pour une femme de voir un homme ? Alors voyant que je ne pouvois éviter de répondre, je lui dis, mais avec toute la douceur possible, il y a voir & voir, Madame, La chose en elle-même peut n'être point condamnable, il n'y a que la maniere de s'y prendre, si vous me regardiez Monsieur... que comme vous regardiez tout le monde ; si vous ne faisiez aucune différence de lui aux autres & que vous n'eussiez pas pour lui des égards essentiels, je n'aurois pas lieu de m'en formaliser ; mais permettez-moi de vous dire, Madame, que tout ce qu'on vous voit faire à son égard ne peut s'attribuer qu'à l'amour, j'en connois toutes les ruses & les finesses, vous auriez beau le nier, je sçaurois toujours à quoi m'en tenir. Souffrez que je vous parle ici en ami plutôt qu'en époux,

& que je vous repréſente le tort que vous allez vous faire dans le monde, & à quoi vous expoſerez votre réputation, ſi vous vous livrez d'avantage à un homme qui ne cherche que votre perte ; ſongez que les Galants ſont les plus dangéreux ennemis des femmes, puiſqu'ils n'en veulent qu'à leur honneu, & qu'ils ſe font même ſouvent gloire, après l'avoir terni ; de publier les faveurs qu'ils ont reçues, croyez-moi, prevenez le mal avant qu'il ſoit plus grand, & n'attendez pas qu'il ne ſoit plus temps d'y apporter du remede ; ſongez que les yeux d'un chacun ſont ouverts ſur vous, & que vous ne pouvez faire aucune fauſſe démarche qui ne ſoit remarquée de tout le monde, & comme la médiſance ſe plaît toujours à empoiſonner de plus en plus les actions, & à groſſir les objets, on paſſe ſouvent pour la plus criminelle de toutes les femmes, quand même il n'y auroit que de l'imprudence & de la légéreté dans la conduite ; je ſuis perſuadé qu'il n'y a rien de plus chez vous ; mais il ne ſuffit pas pour vous que j'en ſois ſeul convaincu, il faut que chacun le croie auſſi-bien que moi, puiſqu'un honnête femme eſt reſponſable de ſes actions à tout le monde auſſi-bien qu'à ſon mari. Ce diſcour parut la faire rentrer

en elle-même, elle m'embraſſe, en me diſant qu'elle en vouloit profiter. Je le crus de bonne foi pendant quelque tems ; mais je fus la dupe de mes idées, & je remarquai que ce que je lui avois dit n'avoit ſervi qu'à lui faire prendre plus de précautions, & à mieux étudier ſes démarches : elle ſe cachoit de moi après cela, & pour me mieux tromper, elle avoit mille complaiſances qui ne lui étoient pas ordinaires auparavant ; je n'eus garde de me laiſſer prendre à un piége groſſier ; je me défiai d'autant plus, qu'il ſembloit que j'euſſe moins lieu de le faire, & je connus bien-tôt que tout ce qu'on en faiſoit n'étoit que pour me jetter de la poudre aux yeux, me mieux faire donner dans le panneau. Comme rien n'irrite plus les deſirs que la contrainte, & que la difficulté eſt une ſource d'inventions, je ne voulus employer la force & l'autorité à l'égard de Mélanie, & je pris un autre biais pour la faire revenir.

D'abord, comme je ſçavois qu'elle aimoit la parure, & qu'elle donnoit beaucoup dans la vanité, je commençai par la mortifier de ce côté-là. Il vint un deuil de Cour, je refuſai de lui acheter de quoi le porter, en lui diſant qu'il ne convenoit pas à des Bourgeoiſes de vouloir s'égaler aux Dame

de la premiere volée, auxquelles seules il appartenoit de se conformer à de pareilles modes, & que les Princes étant si élevés au-dessus des autres hommes, il y avoit de la témérité à des personnes d'un rang médiocre de vouloir prendre part aux honneurs qu'on rend à leur mémoire, mais elle ne goûta pas mes raisons, & elle sçut bien à quoi attribuer la cause de mon refus, dont elle me voulut long-temps mal.

voyant que plusieurs petits stratagêmes dont je m'étois servi pour tâcher de la faire revenir n'avoient abouti à rien, je resolu de faire jouer une autre batterie, & d'avoir recours à un remede plus souverain, & qui ne manque presque jamais d'avoir son effet quand on sçait l'employer à propos. Je fis semblant d'être amoureux d'une jeune Demoiselle de mes parentes, avec qui j'agissois de concert, pour tâcher de ramener ma femme dans le bon chemin : cette aimable personne, qui prenoit un intérêt sensible en ce qui me regardoit, y mettoit du sien autant que moi, & avant que de consentir à ce que j'exigeois d'elle, elle avoit fait tous ses éfforts sur l'esprit de Mélanie pour la remettre dans son devoir.

Devant ma femme, j'avois pour elle tous les égards du monde, je ne la perdois ja-

mais de vue, mes yeux n'étoient occupés qu'à rechercher les siens, j'affectois de lui parler sans cesse à l'oreille, ou de la louer sur tout ce qu'elle faisoit, elle de son côté paroissoit y répondre, elle me rendoit louanges pour louanges, & douceurs pour douceurs, Dans les commencemens ma femme étoit trop occupée de sa passion pour prendre garde à ce que je faisois ; mais à la fin quelqu'un qui étoit dans mes intérêts lui fit remarquer le prétendu attachement que j'avois pour la personne dont je viens de parler, & on lui insinua même qu'il étoit de son honneur de s'opposer au progrès de ma passion, & de débusquer sa rivale, elle donna dans ce qu'on lui disoit, & pour en venir à bout, fit si bien que perdant de vue l'objet de son amour pour mieux réussir, elle l'oublia insensiblement, & vint au point, par le moyen de cette jalousie donnée à propos de m'aimer plus qu'elle n'avoit fait de sa vie : voilà, mon cher Craton, le remède innocent dont je me suis servi dans une conjoncture assez semblable à la vôtre.

CRATON.

Il y a bien de la différence de votre femme à la mienne, ce qui a réussi à l'égard

de l'une écloüeroit à l'égard de l'autre. Croyez-vous de bonne foi que les femmes aiment leurs galants par rapport à eux ? non Philante, on se trompe si on a cette idée, l'expérience que j'en ai, & la longue habitude que j'ai contractée avec elle, m'a convaincu qu'elles n'aiment qu'elles seules (or si vous le voulez) qu'elles n'aiment leurs Amans que par rapport aux plaisirs qu'elles en reçoivent. Si cela n'étoit, croyez-moi, la vôtre ne se seroit pas détachée si facilement, elle n'est revenue à vous que par politique, & parce qu'elle ne trouvoit pas apparament dans l'objet de son amour les ressources qu'elle retrouve en vous pour fournir à son luxe & à sa vanité. Retenez bien ceci, mon cher Philante, l'inégalité est le partage des femmes : l'amour d'elles-mêmes, leurs passions ; la beauté, leur amusement ; la galanterie, leur étude : & qu'elles mettent tous leurs soins & toute leur application à chercher à plaire & à trouver gens qui leur plaisent.

Je conviens de tout cela : mais rien ne doit vous empêcher de tenter la voie que je vous propose, si vous ne réussissez pas, du moins vous n'y hazarderez rien du vôtre.

CRATON.

Si je voyois de la possibilité, je ne tarderois gueres à le faire ; mais, comme je vous le disois il n'y a qu'un moment, mon cas est bien différent du vôtre. On peut, vous le voulez, faire revenir une femme d'une galanterie, mais il est impossible de faire changer une coquette. Dans la premiere vous n'avez qu'un objet à attaquer, dont on peut venir à bout ; mais dans l'autre vous avez tous les hommes en général ; si la raison peut quelque chose sur celle-là, l'âge seul a le pouvoir de changer sur le cœur de celle-ci : encore peut-on dire que les derniers soupirs d'une coquette sont pour sa beauté.

PHILANTE.

Cette regle, quelque généralle qu'elle puisse être, ne laisse pas d'avoir ses exceptions ; il est à la vérité bien des femmes du caractere dont vous nous les peignez, mais il en est aussi d'une autre trempe. Ne venons-nous pas de voir tout *novissimè* une jeune beauté, encore dans la fleur de son âge, renoncer aux plaisirs pour embrasser la retraite, après avoir mené une vie des plus relâchée & des plus scandaleuse !

CRATON.

Cela est vrai, mais il est bien rare de voir de pareils exemples dans les femmes ; elles ne quittent ordinairement le monde, que quand le monde les quitte, & ne veut plus d'elles, & s'il arrive quelque fois par hazard un cas comme celui que vous venez d'alléguer, croyez-vous que les gens bien sensés attribuent le motif d'une retraite à la vertu & à la piété ? point du tout. On sçait assez qu'un amour mécontent rend autant de femmes hypocrites, qu'une ambition malheureuse produit chez les hommes de faux dévôts.

PHILANTE.

Vous avez de si étranges idées sur le chapitre des femmes en général, que je ne suis point surpris que vous en ayez de telles sur celui de la vôtre en particulier. C'est peut-être pour ne pas connoître Eudoxe assez à fond que vous la croyez telle que vous le dites.

CRATON.

Helas ! je voudrois bien la connoître aussi

trement, & avoir lieu d'en penser plus avantageusement, mais la funeste expérience que j'ai faite de son humeur ne peut m'en donner d'autres idées que celles que j'en ai.

PHILANTE.

Quoiqu'il en soit, usez du remede que je vous ai enseigné, puisqu'il m'a réussi; pourquoi ne voulez-vous pas qu'il ait son effet à votre égard? votre femme a beau être différente de la mienne, & d'une humeur toute opposée, quelque fois le même remede ne laisse pas d'agir également sur des personnes d'un tempérament différent, sur-tout quand on sçait y apporter les précautions nécessaires. Servez-vous-en peut-être vous en trouverez-vous bien; mais prenez bien garde qu'en le mettant en usage, votre épouse ne se doute de l'effet que vous en attendez, cela gâteroit tout, & le rendroit inutile; prenez des mesures si justes qu'elle ne s'apperçoivent point de votre dessein.

CRATON.

Comme nous n'avons gueres d'habitu-

des ensemble ; je crois, ma foi, que j'aurois toute la facilité de faire une maîtresse réellement sans qu'elle s'en apperçut.

PHILANTE.

Quand on vous verra en train, il y aura assez de gens qui auront soin de l'en avertir ; il y en aura peut-être même plus d'un qui se servira de cette occasion pour lui faire la cour. De votre côté ayez soin au-si d'avoir quelqu'un qui soit dans vos intérêts, & qui lui fasse remarquer, de concert avec vous, toutes vos démarches & vos actions, si cette affaire est bien conduite, & menée prudemment de part & d'autre, vous ne pouvez que vous en promettre une bonne issue.

CRATON.

C'est entreprendre une chose presqu'impossible ; mais n'importe, comme je ne veux rien avoir à me reprocher pour entretenir la paix & l'union dans le ménage, je veux bien employer les moyens que vous m'avez proposés ; mais s'ils ne réussissent pas :

PHILANTE.

Vous aurez toujours la gloire d'avoir tout tenté pour ramener dans le devoir une épouse, dont on ne pourra vous imputer le dérangement, & vous vous laverez par là envers le public de ce qu'on pourroit vous imputer.

CRATON.

Mais si on ajoutoit foi aux apparences, & qu'on crût que l'amour & l'inclination eussent plus de part à ma conduite que la politique, je serois doublement en butte aux traits de la médisance, & la perfide Eudoxe seroit ravie de trouver une pareille occasion pour m'imputer son dérangement.

PHILANTE.

Cela n'arrivera pas si vous agissez avec prudence : si vous avez soin de vous démasquer, & que votre feinte finisse dès que vous verrez que votre stratagême ne réussira pas ; d'ailleurs si vous avez soin de choisir, comme moi, une personne qui veuille bien se prêter à votre entreprise, elle servira elle-même à vous disculper dans l'esprit du public.

CRATON.

Hé bien je vais donc vous obéir, puiſque vous le voulez, & que vous me garantiſſiez en quel que maniere de l'événement.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû le Dialogue du *Mari mécontent de sa femme*, il peut souffrir l'impression : A Troyes ce 6 Novembre 1755.

LABBE, Avocat.

Permis d'imprimer : A Troyes, ce 9 Novembre 1755.

PAILLOT.